

Hocine Ben

Poète, slameur, comédien

bledartprod@hotmail.fr

© Vidéo - Aubercail au théâtre de la Commune 2005 - www.gerflint.eu



Synergies Brésil n° 9 - 2011 pp. 113-118

Résumé : Dans cet article écrit en deux parties, j'ai d'abord voulu raconter comment mon rapport aux mots a influencé mon rapport au monde et comment grâce à cela, je me suis construit et détaché de mon contexte social. La seconde partie est une synthèse de mon séjour au Brésil et particulièrement à São Paulo où l'éducation des plus fragiles passe aussi par la culture et l'art. Je montre aussi comment à travers les rencontres que j'ai pu y faire, le Slam, la poésie deviennent des langages universels.

Mots-clés : Education ; Social ; Slam ; Universel.

Resumo : Nesse artigo composto de duas partes, eu quis mostrar, primeiramente, como minha relação com as palavras influenciou minha relação com o mundo, e como, através deles, eu me fiz eu mesmo e como me liberei de meu contexto social. A segunda parte é um relatório sobre minha estadia no Brasil, e mais especificamente em São Paulo, onde a educação, extremamente frágil, precisa da cultura e arte. Mostro também como, através dos encontros que eu fiz lá, o Slam e a poesia se tornam linguagens universais.

Palavras-chave : Educação; Social; Slam; Universal.

Abstract : I wrote this article in two parts. In the first part I describe in which way my relationship with words have influenced my relationship with the world, and how, with their help, I have built myself and parted with my social background. The second part is a summary of the time I spent in Brazil, focussing on my experience in Sao Paulo where education is frail and culture and art play a strong role. I show how, through Slam and Poetry, I was able to build human relationships, because art is an universal language.

Key words : Social ; Education ; Slam ; Universal.

Je suis venu au Slam grâce au film américain de Marc Levin « Slam » sortie en 1998. Une fiction qui raconte l'histoire d'un jeune noir de Washington (joué par Saul Williams) qui mêlé à un trafic de drogue se retrouve en prison. Il y rencontre une femme qui anime un atelier d'écriture et qui l'initie au Slam. Quelques jours plus tard, je lis un article dans un magazine qui évoque une soirée Slam dans un bar parisien de Ménilmontant. J'y suis allé, j'ai poussé la porte, quelqu'un animait la soirée et prenait les inscriptions.

Timidement je me suis présenté. On m'a annoncé, j'ai pris le micro, j'ai dit un texte. Les gens tendaient l'oreille, il y avait une grande écoute, ça m'a plu tout de suite, j'ai continué d'une semaine à l'autre.

L'écriture est venue assez tôt. Déjà à l'école j'aimais les textes de poésie même si je ne les comprenais pas toujours. Mais c'est avant tout grâce à ma rencontre avec le hip hop que tout s'est déclenché. Malgré la barrière de la langue (le rap était exclusivement américain), quelque chose nous parlait dans ces textes dits en argot new-yorkais. D'un ghetto à l'autre, un nouveau langage universel commençait à tisser sa toile pour devenir en quelques années la forme d'expression la plus répandue parmi la jeunesse du globe. J'avais 11 ans, je me suis mis à imiter les grands du quartier, à mettre la casquette à l'envers et à regarder le monde à l'envers aussi, sur la tête. La danse d'abord puis rapidement l'écriture a pris le dessus. J'ai commencé à griffonner des textes dans ma chambre, sans feuille de route, des textes souvent sans début ni fin, j'écrivais sur tout et n'importe quoi. J'avais chopé le virus de cette incurable passion qui naissait en moi. Je me souviens qu'un jour mon père, qui était illettré et qui ne comprenait donc pas pourquoi j'écrivais autant, avait ouvert la porte de ma chambre brusquement, me découvrant le stylo à la main il m'avait demandé sur un ton un peu agacé « Mais qu'est-ce que tu fais encore ? » « J'écris... » lui avais-je répondu. Et lui, ne comprenant pas m'avait rétorqué en haussant la voix : « Mais enfin, tu écris à qui ??? ». Grande question. Je cherche encore la réponse !

Les mots sont rapidement devenus ma principale nourriture. Je lisais autant que j'écrivais. Les dictionnaires sont devenus mes meilleurs amis. A l'adolescence, mon père nous quitte pour rentrer au pays finir ses jours, et l'appel de la rue se fait de plus en plus pressant. Je ne résiste pas longtemps. C'est la dégringolade. La chute libre ! J'étais en total échec scolaire, je fréquentais alors plus les bancs des commissariats que ceux du collège. Je ne saurais expliquer pourquoi mais plus je m'éloignais de l'école et plus ma soif de mots grandissait !

J'écrivais et lisais tous les jours davantage. Comme pour combler le vide de connaissance que l'éducation nationale n'avait su m'apporter. J'avais sans doute compris très tôt l'importance du langage dans l'échange avec l'autre. Et surtout que le premier enfermement, le premier ghetto est d'abord celui du silence et du retranchement par manque de communication. Enfant d'ouvrier grandi en banlieue parisienne, dans le « 9.3 », département stigmatisé par les médias déjà bien avant ma naissance, j'ai pris aussi conscience que l'on pouvait dépasser sa condition sociale en dépassant d'abord les barrières de la langue. Et ça a été véritablement mon moteur. Tous les rayons de la bibliothèque municipale y sont passés. Romans, nouvelles, contes, poésie mais aussi l'Histoire, la géopolitique ou les biographies d'auteurs, de comédiens dont j'étais friand. A travers ces nombreuses lectures, je cherchais en fait des réponses aux questions que se posait le gamin très curieux que j'étais : Pourquoi nous fait on sentir que nous sommes différents alors que nous sommes nés en France pour la plupart ? Qui suis-je ? Un français ? Un Algérien ? Un immigré ? Pourquoi la banlieue ? Quelle est l'histoire de mes parents que l'on refuse de me raconter, tant à la maison que dans les manuels scolaires ?

En découvrant la grande histoire dans laquelle ont baigné mes parents je découvrais l'histoire de ma famille, l'immigration, la banlieue. Et ainsi je nourrissais mon travail d'écrivain, de poète. J'écris contre le silence, contre l'oubli et pour raviver les mémoires enfouies sous les décombres de l'Histoire. Avec le rap des débuts, je laissais libre cours à toute la rage qui était en moi et qui n'était que le fruit des non dits, du

silence. Quelques années plus tard avec le Slam, j'apprenais à canaliser cette énergie, à la dépasser et la formuler en vers. Un horizon nouveau s'ouvrait à moi. Alors que le rap se refermait sur lui-même, le Slam m'apparaissait comme un nouveau territoire à conquérir. Né à Chicago au milieu des années 80, ce mouvement initié par Marc Smith, un ouvrier du bâtiment fou de poésie, le Slam vient du mot anglais « to slam », claquer, par extension dans l'argot des faubourgs il devient « faire claquer les mots ». Un bar, un MC ou Maître de Cérémonie, une estrade pour scène et la « Slam session » peut commencer. La devise : «Un vers dit, un verre offert ». Le MC présente les poètes d'un soir les uns après les autres et c'est parti pour cinq minutes par personne pour délivrer sa parole sans accompagnement musical.

La seule musique est celle des mots, le rythme celui du souffle. Le silence devient alors un atout et la plus belle des récompenses est de voir des têtes bouger comme lors d'un set musical. Le Slam m'a appris à ne plus avoir peur du vide. Le silence enfin dompté.

En parallèle de mon activité de création, très vite j'ai développé un projet pédagogique autour de la transmission de l'écriture et de la prise de parole en public. Dans un premier temps je suis intervenu auprès de publics très divers et variés sans distinction ethnique ou sociale, répondant aux demandes qui me parvenaient et acceptant à peu près tout : groupes scolaires, associations culturelles, collectivités, festivals...

Avec le temps, j'ai appris à définir mon projet et à cibler mon champ d'action. Sans complexe, je peux dire aujourd'hui que les publics issus des quartiers les plus défavorisés sont ceux qui retiennent le plus mon attention. Venant de là moi aussi, je sais pertinemment les difficultés que l'on peut rencontrer lorsque l'on grandit dans ces territoires périphériques et les richesses en même temps que ces lieux abritent. Ici, les mots, l'oralité sont plus que jamais au centre des échanges, de la vie et le langage est en perpétuel mouvement. Ainsi quand j'annonce au groupe que le Slam n'a pas de contrainte de vocabulaire et que c'est véritablement avec leurs mots qu'ils doivent s'exprimer, les adolescents se prennent rapidement au jeu et écrivent assez naturellement dès la première séance d'atelier et lorsque que je propose un tour de table où chacun peut lire son texte, ils se bousculent pour être les premiers sur l'estrade devenue scène d'un jour. Très souvent, ils m'avouent parler d'eux pour la première fois et c'est toujours avec beaucoup d'émotion qu'ils lisent leurs créations devant leurs camarades, même pour les plus téméraires. La force du Slam réside vraiment dans le fait de faire de la poésie sans s'en rendre compte. L'intelligence de Marc Smith, l'inventeur de ce concept, aura été de nommer ça avec un mot neuf et qui claque lui aussi. Rien de nouveau pourtant, dans toutes les régions du globe et de tous temps on trouve traces de réunions de personnes où l'on déclame de la poésie. En France, dans les cabarets de Montmartre au 18^e siècle, chez les griots Africains, les conteurs du Maghreb ou les *Repentistas* du Brésil, on célèbre la poésie et l'on tisse par la même occasion du lien social.

Le Brésil ou les « mots tactiles »

Que je sois sur scène ou en atelier d'écriture, c'est véritablement les rencontres qui m'intéressent. Mon réseau s'est beaucoup élargi depuis l'époque où je rappaï mes textes dans mon quartier pour un public d'initiés. Au fil du temps j'ai pu constater que mon écriture pouvait toucher des gens très différents de moi et de l'univers que je brosse dans mes textes. La banlieue, le béton, la rue, l'immigration sont des thèmes qui peuvent être

universels quand ils sont racontés à hauteur d'homme et de femme. J'ai ainsi déclamé mes textes hors de mes « terres », en province d'abord en France puis au Maghreb, au Moyen-Orient et partout l'échange à été enrichissant et me nourrit encore.

En 2009, Culture France (rebaptisé depuis Institut Français) me propose de représenter la francophonie au Brésil dans le cadre d'un concours national de Slam (cf. ici-même l'article de Maud de Bartoli). Trois semaines à parcourir trois villes où je dois rencontrer les finalistes d'un concours de poésie et que je dois coacher pour la grande finale qui se tiendra quelques semaines plus tard dans la capitale : Brasilia. Evidemment j'ai accepté l'invitation. Que savais-je du Brésil ? Pas grand-chose à vrai dire. Le carnaval, le football, les belles plages de Rio et surtout les favelas et ses images de violence véhiculés par les médias et les rares films brésiliens que je connaissais. Dans mes bagages je glissais un dictionnaire bilingue brésilien- français et un guide du pays et dans l'avion qui me menait à Sao Paulo je définissais le programme de mes interventions et surtout ma feuille de route pour les trois semaines à venir, à savoir : un maximum de rencontres et l'exploration de chacune des villes parcourues, dans ses diversités.

Hormis les poètes inscrits au concours, des rencontres avec des artistes locaux étaient prévues. Pour ma première étape, rendez-vous était pris avec les *Coopérifa*, un collectif de poètes de la périphérie de Sao Paulo. Sergio Vaz, l'un des fondateurs du groupe, est venu à ma rencontre dans le centre ville lors de ma première prestation scénique et m'a invité pour une balade dans son quartier dès le lendemain. Dès qu'il fut parti, mes hôtes de l'ambassade et de l'Institut français tentaient de me ramener à la raison : « Mais ce n'est pas sérieux ! Vous n'allez pas y aller...il y a dix morts par jour dans ces quartiers-là ! C'est trop violent ! » me répétait un peu tout le monde.

C'était sans compter sur ma détermination. Et surtout je ne voulais pas me contenter du centre ville pour unique vision de cette mégapole ultra urbanisée et aux dimensions irréelles, je voulais passer de l'autre côté du décor et j'avais le meilleur des guides. Entre-temps je réussissais à convaincre une jeune stagiaire du Consulat de m'accompagner, elle accepte malgré ses craintes car elle ne connaît pas les quartiers périphériques de sa ville. Elle ne le regrettera pas. Rendez-vous devant le centre commercial « Carrefour ». Mondialisation oblige, ce centre est à l'identique à celui que je connais chez moi en France, ce qui me déstabilise un peu. Sergio Vaz est là. Il m'accueille avec son grand sourire qui ne le quitte jamais et m'étale le programme de la journée : direction la Zona Sul pour une visite guidée et la rencontre de militants qui font vivre la Favela, et le soir je suis l'invité d'honneur de la soirée poésie qu'il anime avec son collectif depuis huit ans maintenant tous les mercredis : « Sarau da Cooperifa ». Je suis aux anges !

D'emblée, il me semble avoir traversé une nouvelle frontière. Les buildings et les costards cravates du centre ville ont cédé la place aux routes à peine goudronnées et aux maisonnettes de fortune. Sergio passe son temps à saluer tous les gens que nous croisons et me commente les quartiers que nous traversons en me répétant plusieurs fois sur le trajet que c'est bien la première fois qu'un étranger s'aventure dans ce coin. Nous filons à travers d'étroites ruelles pour arriver au local où un membre de Cooperifa anime un atelier de rap. Nous assistons à un cours de deejaying et Sergio me tend rapidement le micro, il veut entendre du rap en français. J'improvise quelques couplets et les sourires et les applaudissements me confirment que je suis accepté dans la « familia », comme dit notre guide. Les pouvoirs publics étant absents dans ces quartiers, Sergio

m'explique qu'ils ont dû combler le vide eux-mêmes avec les moyens du bord. Ils ont ainsi pris en main une partie de l'éducation des plus jeunes en créant notamment un réseau de bibliothèques au cœur de la favela. Nous visitons l'une d'elles au nom très évocateur : Exodus. De là nous partons à un autre local où un cours de danse est donné à une trentaine de gamins du coin qui fréquente ce lieu autant pour les nombreuses activités artistiques et sportives que pour le soutien scolaire, me dit-on.

Une maison de jeunes telle que nous en connaissons en France, mais en totale autogestion. A l'autre bout du quartier nous attendent les membres du groupe de rap « Negroredo » dans leur petite boutique située au milieu de nulle part et où ils vendent leurs disques et autres produits dérivés : DVD, tee-shirts, livrets, affiches, etc. Un autre exemple de débrouillardise, les rappeurs s'autoproduisent et écoulent eux-mêmes leurs créations. Belle rencontre encore une fois et je repars avec un sac rempli de cadeaux, la « familia » s'agrandit ! Sergio Vaz est volubile. Il m'explique beaucoup de choses à la fois et veut tout savoir de moi. Mes activités artistiques mais aussi mon parcours et où je vis. Nous réalisons tous deux que nous avons pas mal de points communs, en fait nous nous ressemblons beaucoup. Notre démarche est la même à douze mille kilomètres de distance nous oeuvrons tous deux pour qu'un nouveau regard soit porté sur nos quartiers et notre engagement est total en faveur de nos populations en particulier les plus jeunes, persuadés tous deux que c'est par la culture et l'art notamment que les choses peuvent changer.

Nous filons maintenant à *Capao Redondo* toujours dans la *zona sul*, rencontrer Ferrez, écrivain, poète, rappeur du groupe « Tres F » et qui lui aussi est un personnage exceptionnel. Romancier connu et reconnu, Ferrez m'explique qu'il a les moyens depuis longtemps de partir avec sa famille vivre ailleurs mais que c'est un vrai choix pour lui que de rester ici. Respect. Il nous emmène dans le studio d'enregistrement qu'il a fait construire au cœur du quartier et qu'il met à la disposition des musiciens amateurs du coin et nous montre sa salle de concert encore en travaux juste au dessus du studio. J'improvise un texte pour lui, il est ravi et m'offre en retour son album dédicacé. Sergio nous propose maintenant une halte chez lui. Là, autour d'un café, il nous présente sa femme et sa fille et me charge lui aussi de cadeaux ; DVD, recueils de poésie, tee-shirts etc. La balade touche à sa fin, nous nous rendons donc chez « Ze Batido », le restaurateur qui accueille la soirée poésie du collectif. Assez vite la salle se remplit d'une population très diversifiée. Les jeunes rappeurs à casquettes côtoient les profs de lettres amateurs de poésie, des hommes, des femmes réunis par amour du mot dans une ambiance très festive. Sergio Vaz ouvre le bal avec un texte puissant que tout le monde reprend en chœur « *Povo lindo, povo inteligente !* ». Après quelques poètes il me présente en disant que je suis un poète de la banlieue parisienne en balade dans la banlieue de Sao Paulo ! Malgré la barrière de la langue ma prestation à l'air de plaire et le public m'applaudit vivement. J'aurais même droit à un second passage ce qui est un privilège vu le nombre d'inscrits. S'ensuivent trois heures de poésie déclamée, chantée, créée, rappée où l'attention ne retombe jamais. Nous rions, dansons et buvons en l'honneur de la poésie plus que jamais vivante aujourd'hui au cœur d'un Brésil dont je ne soupçonnais pas l'existence. Et quand Sergio me demande un bilan de la journée je ne peux m'empêcher de comparer la « Zona Sul » au petit village de mon père en Algérie, ce qui le fait bien rire. En effet j'y ai trouvé quelque chose de méditerranéen. Les Brésiliens sont tactiles, en tout cas dans les quartiers populaires. On se fait l'accolade, on s'embrasse et on se tape dans les mains pour un rien. Tard dans la nuit c'est avec beaucoup d'émotion que je repars dans le centre ville retrouver ma chambre d'hôtel.

Le sourire de Sergio Vaz restera à jamais pour moi le symbole de mon séjour à Sao Paulo. Ville de contraste extrême, où le centre ville cossu et luxuriant ignore totalement sa banlieue où tout manque, les membres de Cooperifa m'ont ainsi démontré qu'avec peu de moyens et beaucoup d'énergie on peut faire de grandes et belles choses au service des autres. J'ai eu le même constat dans les autres villes visitées : Belo Horizonte et Brasilia. Le Brésil est un pays de contraste, d'abord d'une ville à l'autre puis des centres aux périphéries c'est plusieurs Brésil qui cohabitent. J'ai mis quelques semaines à me remettre de ce voyage riche en rencontres. Tant de visages que je n'oublierai pas de si tôt et que je me suis promis de revoir un jour.

Et même si je ne parle pas le portugais, j'ai été véritablement touché par cette langue vivante, rythmée et à l'accent chantant. Au Brésil on se touche, on se donne l'accolade sans pudeur mais les mots aussi m'ont touché tant ils étaient sincères et venaient du cœur. Le Brésil, un pays où les mots aussi sont « tactiles ». Muito obrigado Brasil !

Annexes

1 - Hocine Ben interprète «Aubercail» au théâtre de la commune en octobre 2005.
Copyright : CICA Aubervilliers, tous droits réservés.

2 - Poème de Hocine Ben

Poète en cavale, sur les routes de Byzance.
J'ai usé plus d'un Kalam de misère et de patience.
J'ai lu entre les rides d'un vieillard à Médjana.
Qui m'a dit : « Fils, donne à la vie, la vie te le rendra... »

J'ai même troqué des vers un hiver dans un troquet.
Et fait le tour du monde en quatre vingt poèmes, sans bouger de ma cité.
Que mes aïeux reposent en paix, leur prophétie s'est accomplie.
Le fils du fils de mon grand-père écrit leur nom contre l'oubli.

Ma tête est mise à prix, mais à tout prix je tiendrai tête.
Même les langues mortes sont mes alliées, même traqué comme une bête.
J'ai essuyé mille affronts et autant de tempêtes.
J'ai essuyé mon front et j'ai relevé la tête.

Nos mots sont des soufflets infligés aux prétentieux.
Quand la beauté ne touche plus, quand l'arrogant défie les cieux.
Nos mots sont comme la foudre, ils ne préviennent pas ceux qu'ils touchent.
Nos mots nous portent en terre, c'est dans la vie qu'ils font leurs souches.

Liberté, j'écris ton nom, liberté je crame ton blaze !
Car jamais je ne mets de point même en fin de phrase.
Poète en cavale, même si je nage en de mots troubles.
Le poète en cavale n'a que les mots pour seul destin, les mots pour seul mectoub...